

la **VI**E des communautés religieuses

I

La vie religieuse
se situe au coeur du
mystère de l'Eglise



JANVIER 1965

La VIE des communautés religieuses

- Revue publiée par les RR. PP. Franciscains de la Province St-Joseph au Canada; paraît le 15 de chaque mois, excepté juillet et août, par fascicules de 32 pages;
- La Direction est assurée par le **R. P. Alonzo-M. HAMELIN**, assisté d'un groupe de professeurs au cléricat théologique de Rosemont (Montréal);
- On souscrit à la revue directement, sans l'intermédiaire des librairies ni des agences. En joignant une étiquette à toute correspondance administrative, vous facilitez notre travail;
- Tout ce qui concerne la Revue (envoi de manuscrits, consultations, service bibliographique, administration) doit être adressé à :

LA VIE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

5750, Boulevard Rosemont

Montréal 36 — Tél. 259-6911

PRIX DE L'ABONNEMENT : \$2.75 (pour tout pays)

Chaque auteur porte la responsabilité de ses articles

Le Ministère des Postes à Ottawa a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de deuxième classe de la présente publication

La VIE des communautés religieuses

JANVIER 1965

vol. 23, n° 1

R. VINET,
p.m.é.

Psychologie contemporaine et obéissance religieuse 2

L'auteur analyse quatre traits de la psychologie contemporaine plus susceptibles d'affecter l'obéissance religieuse. Il expose ensuite leur justification et leurs dangers, pour dire enfin comment il lui paraît que les supérieurs et les inférieurs doivent tenir compte de cette psychologie.

L. BOISVERT,
o.f.m.

Le mystère de l'Eglise 13

L'Eglise n'est pas quelque chose en face de nous; nous sommes l'Eglise. Sa croissance dans l'amour concerne chacun de nous personnellement; si bien que cette croissance ne sera pas ce qu'elle devrait être, si nous sommes infidèles à la grâce de Dieu, si nous refusons de communier à son amour. De même, si nous approfondissons le mystère de l'Eglise, qui est en somme notre mystère, nous pouvons être, pour ceux qui cherchent, une lumière qui leur montrera le chemin conduisant à l'amour du Père et des hommes dans le Christ.

Vos questions	25
Dialogue	29
Les livres	32

PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE ET OBÉISSANCE RELIGIEUSE

Les Assemblées plénières de la Conférence religieuse canadienne de 1960 étudièrent le thème: « Obéissance religieuse et exercice de l'autorité ». Les échanges de vue qui firent suite à la conférence du P. Marcel Bélanger, o.m.i., arrivèrent, entre autres conclusions, à la suivante: « Ce qui importe particulièrement, c'est que le supérieur reconnaisse bien les obstacles que la mentalité contemporaine pose à l'obéissance dans l'esprit des jeunes. Comprendre les jeunes et leur parler de façon qu'ils comprennent, à travers leurs préoccupations de personnalité, de liberté, etc., tout en insistant aussi sur l'approche surnaturelle de l'obéissance ».

Cette orientation me paraît d'importance fondamentale, et ces lignes se proposent d'y donner suite, en faisant ressortir davantage quelques traits de la psychologie contemporaine susceptibles d'affecter l'obéissance religieuse.

Etablissons tout d'abord ce fait que la pratique de l'obéissance autant que l'exercice de l'autorité sont dépendants de l'évolution psychologique des individus. Certains peuvent résister aux mouvements sociologiques, mais il est des courants de pensée qui, à force d'être répétés, pénètrent, souvent insensible-

par

Robert VINET, p.m.é
Prof. de Droit canonique
60, rue Desnoyers,
Pont-Viau.

ment, et en viennent à créer une psychologie nouvelle, des modes de réaction, qu'il serait puéril de prétendre ignorer. Pour un agir efficace, on devra en tenir compte, surtout quand il s'agit du domaine délicat des relations entre supérieurs et inférieurs, même au sein de la vie religieuse.

Dans une première partie, j'essayerai d'analyser quatre traits de la psychologie contemporaine plus susceptibles d'affecter l'obéissance religieuse. Puis j'exposerai brièvement leur justification et leurs dangers. En troisième lieu, je montrerai comment il me paraît que les supérieurs et les inférieurs doivent tenir compte de cette psychologie.

I — QUATRE TRAITS DE LA PSYCHOLOGIE CONTEMPORAINE SUSCEPTIBLE D'AFPECTER L'OBÉISSANCE RELIGIEUSE

1° *Ardent désir d'épanouissement de la personnalité*

L'homme moderne est jaloux de sa personnalité. Il est féru de personnalisme. Il réclame le développement harmonieux de toutes les valeurs humaines et surnaturelles de sa personne, dans sa consécration au bien commun, et à Dieu. La génération montante entend donc trouver au noviciat ou au séminaire, au lieu du « palais du saint renoncement », celui du « saint épanouissement » ! Le plus grand rêve des jeunes et des moins jeunes est d'acquérir une personnalité intellectuelle, morale et spirituelle, qui les rende aptes à se gouverner eux-mêmes. L'auto-détermination est en pleine vogue. Ils désirent aussi trouver des supérieurs à vie intérieure profonde et rayonnante, enthousiasmés pour le Christ, et cela sans diminution de leur personnalité.

En conséquence, l'homme moderne se raidit à la pensée que l'obéissance religieuse ne laisserait pas de place au développement de la personnalité. Il peste contre la formation en série, et ne peut se résigner à disparaître dans un tout anonyme. Il a peur de perdre tout sens des responsabilités, tout esprit d'initiative. Il craint que

l'obéissance ne mène à l'infantilisme. Bref il veut une obéissance **PERSONNALISANTE**.

Nous comprenons maintenant plus facilement que l'homme contemporain veut souvent savoir pourquoi il obéit, exige des initiatives, et réclame si instamment le dialogue avec l'autorité.

2° *Une aspiration intense, souvent fébrile, de bien connaître le monde moderne, et de le transformer*

L'homme moderne est angoissé de l'injustice sociale et de la misère dans le monde. Il veut travailler à l'édification de ce monde meilleur dont parlait Pie XII. L'appel du Concile que l'Eglise devienne l'Eglise des pauvres, trouve en lui un écho spontané. Il est sensible aux exigences de l'Eglise « en état de mission » (Suenens). Les hommes d'aujourd'hui s'efforcent d'être aux écoutes du monde, de le bien connaître afin de le mieux transformer.

Les jeunes ressentent cette même angoisse, qui devient trop facilement peut-être de l'emballement. Ils sont aussi lucides, mais surtout plus sensibilisés. Ils nourrissent cette conviction d'avoir leur part à jouer, et désirent donner leur pleine mesure. Facilement critiques trop absolus, ils se questionnent sur l'action de l'Eglise dans le passé. Ils souhaitent une révision des méthodes d'apostolat et de formation. Initiés aux nouvelles perspectives d'une pastorale d'ensemble plus efficace, ils croient pouvoir fournir un rendement apostolique décuplé.

Souvent même la génération actuelle trépigne d'impatience, et a peine à remettre sa participation active à plus tard. Elle admet mal des années de formation où elle soit coupée du monde moderne, qui a pourtant si grand besoin d'elle... J'ai constaté moi-même cet état d'esprit chez plusieurs au Grand Séminaire de Pont-Viau. Il y a quelques jours à peine, l'un d'entre eux, qui avait pris un contact plus vécu avec la classe ouvrière pauvre durant les vacances, me confiait sincèrement : « M. le Supérieur, j'en suis encore tout bouleversé ! Il faut faire quelque chose ! On ne peut pas rester indifférent ! On ne peut pas attendre ! Il faut continuer les contacts avec ces gens. Il faut continuer de les aider ». Avouons ici que cette impatience de la jeune génération n'est pas facile à analyser, et encore moins à contrôler !

3° *Répugnance pour le formalisme et désir de voir se moderniser la vie religieuse*

Est-il besoin de démontrer que la jeune génération ressent une répugnance instinctive à tout ce qu'elle appelle formalisme, conformisme, intégrisme ? Plusieurs nous parleront même ouvertement de leur défiance à l'égard de ce qui paraît vieillot, croulant, démodé, dépassé, 78 tours... Ce n'est pas le moment d'analyser l'origine de ce phénomène ; mais il nous faut au moins reconnaître qu'il exprime la mentalité moyenne de la jeune génération, surtout de ceux qui sont passés dans les collèges qui ont fait un effort de renouvellement, ou qui ont fait de l'Action Catholique.

Les jeunes contemporains sont globalement « antiformalistes », et ils réclament des adaptations des Règles, constitutions, prescriptions, qu'ils jugent si facilement comme d'un autre âge. Qui ne se rend compte que cette attitude n'entraîne de sérieuses conséquences dans leur comportement d'obéissance, surtout quand on sait que cette mentalité entre en ébullition par l'impatience de leur jeunesse ? Un séminariste me demandait l'an dernier : « Pourquoi faut-il donc qu'il faille tant de temps pour faire des réformes pourtant nécessaires ? » Et je sentais un sanglot étouffé dans sa gorge.

4° *Soif de liberté et répugnance pour l'autoritarisme*

Nous vivons à une époque de tendances démocratiques très poussées, où l'opinion publique joue un grand rôle. Le foyer a cultivé depuis l'enfance les libertés chez les enfants. La jeunesse contemporaine est donc avide de liberté. Ecoutez quelques extraits d'une lettre que je recevais il y a quelques semaines d'une jeune fille de 17 ans, partie travailler à l'extérieur : « Ce que j'apprécie ici le plus, c'est ma liberté. Je ne comprends le mot liberté que lorsque je suis responsable de mes faits et gestes. Ici, c'est la seule place où je me trouve seule responsable. Je fais ma petite vie à moi, n'ayant pour seuls soucis que mon travail, mon entourage et ma petite personne ! » Comme conséquence logique de cette réaction quasi malade d'indépendance, le mot « obéissance » est devenu suspect chez nos contemporains.

Par ailleurs, s'il est vrai de dire que les jeunes ont du mal à

accepter l'autorité en tant qu'autorité, ce qui est surtout caractéristique de leur psychologie, c'est leur aversion pour toute forme d'autoritarisme, même chez ceux qui respectent l'autorité. Ils ne pourront plus supporter une autorité despote, dominatrice. Toute manifestation d'autoritarisme chez le supérieur les tient à distance. Ils sentent au contraire le besoin d'un guide, d'un conseiller, d'un appui, qui se place vis-à-vis d'eux sur un plan d'égalité, ou en tout cas qui ne leur parle pas « *tanquam auctoritatem habens* ». Ils veulent leur supérieur accueillant, disponible avant tout, prêt à les écouter, à s'intéresser à leurs problèmes. Alors seulement ils donnent leur confiance. Cette répugnance à l'autoritarisme peut facilement devenir une sérieuse menace pour l'obéissance religieuse.

II — JUSTIFICATION ET DANGERS DE CETTE PSYCHOLOGIE FACE À L'OBÉISSANCE RELIGIEUSE

Et maintenant, de sérieuses questions se posent : ces traits de la psychologie contemporaine sont-ils légitimes ? Devrons-nous travailler à les éliminer comme des obstacles à l'obéissance ? Devrons-nous plutôt les considérer comme justifiables, remplis de promesses, tout en faisant face aux dangers inhérents à cette psychologie ? Je reste personnellement convaincu que cette seconde position est la seule bonne.

1. — Tout d'abord un mot du premier trait. « Il n'y a pas de doute, dit fort bien le P. Gordon George, s.j., que l'épanouissement de la personnalité est de capitale importance. Il est correct d'affirmer que l'homme a été créé en vue du développement de sa personne. La personne humaine doit s'acheminer vers la perfection naturelle et surnaturelle de son être, sous les dictées conscientes d'une volonté libre soutenue par la grâce. De cette façon, elle contribuera à la gloire de Dieu et elle accomplira tout le dessein de sa création ».

De fait, tout le dynamisme de la personne est impliqué ici, et cela, même dans les perspectives de l'obéissance religieuse, doit être

respecté. Et c'est avec raison que le P. Georges conclut : « Nous ne pouvons donc écarter comme inopportunes ou impertinentes les inquiétudes de ceux qui redoutent une menace pour la personnalité sous la forme classique de l'obéissance religieuse ».

Sans doute, des dangers sont possibles : entre autres celui que la jeunesse ne place l'épanouissement de la personnalité naturelle au-dessus de celui de la personnalité surnaturelle. Ou encore cet autre danger que parfois elle n'accepte pas des renoncements particuliers pour l'avantage du bien commun.

2. — Par leur *désir de transformer le monde*, que font les jeunes sinon vouloir répondre aux appels pressants du Christ : « Allez dans le monde entier proclamer l'Évangile à toute créature » (Mc 16, 15) ; « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et comme je voudrais que déjà il fût allumé » (Lc 12, 49) ?

La pierre d'achoppement sera ici, comme vous le voyez, la précipitation, l'impatience, et la tentation de vouloir y consacrer trop de temps, au détriment de la formation intellectuelle ou de la vie intérieure ; au détriment même de l'obéissance.

3. — En troisième lieu, le *désir de moderniser la vie religieuse* n'est-il pas des plus légitimes ? — L'Église, et spécialement Pie XII, ont continuellement donné des directives précises sur les adaptations nécessaires à opérer avec courage. Nous y reviendrons d'ailleurs plus longuement.

Les dangers sont trop évidents. D'abord celui de vouloir tout jeter par-dessus bord, sans distinguer le secondaire de l'essentiel à respecter. Ensuite celui de croire que toute obéissance conduit nécessairement au formalisme.

4. — Enfin le quatrième trait psychologique est plus facile à justifier qu'à maintenir dans de justes limites : *la liberté*. S'il est un mot cher au chrétien, c'est bien celui de liberté. Les jeunes ont raison de vouloir agir comme des êtres libres et non comme des robots. On ne peut leur reprocher de défendre les valeurs imprescriptibles de la personne humaine, notamment de la liberté.

Ensuite, pourrait-on blâmer la génération contemporaine de désirer trouver d'abord chez leurs supérieurs « l'autorité-service », qui est tout à fait évangélique ? La figure de Jean XXIII a marqué

profondément l'homme moderne, et à juste titre. Cependant il reste que cette exigence de liberté peut être néfaste à de nombreux jeunes. Elle pourrait même conduire au refus d'obéir, mais le danger menace surtout de ne pas saisir en profondeur que l'obéissance, bien loin de faire perdre la liberté, est au contraire source de liberté beaucoup plus entière, celle-là même par laquelle le Christ nous a rendus libres.

III — CONSÉQUENCES PRATIQUES

Les conséquences pratiques de tout ce qui a été dit jusqu'ici pourraient évidemment être très nombreuses, élaborées et même discutées. Je me contenterai d'en signaler quelques-unes chez celui qui doit obéir et chez celui qui doit commander.

1 — *Attitudes chez celui qui doit obéir*

Le subordonné devra s'efforcer de devenir de plus en plus lucide et conscient des influences qui jouent sur sa psychologie et sur son comportement d'obéissance. Il devra s'appliquer en particulier à reconnaître la défaveur actuelle de l'obéissance qu'on veut opposer à la personnalité, sa propre tendance à fuir l'obligation d'obéir à une règle qu'il croit périmée, son inclination à marcher à pas d'obéissance raisonneuse et parfois passionnée. En résumé, comme l'a bien dit Mgr Garrone, « il devra éviter une fausse solution qui consisterait à prétendre inventer une nouvelle obéissance, en tournant autour pour la vider de son contenu ».

Au contraire, les jeunes contemporains devront s'attaquer courageusement à surpasser chacun des dangers à l'obéissance que nous avons signalés dans la deuxième partie, et pour y arriver : réduire certaines influences qui les empêcheraient de voir avec objectivité le bien fondé d'un ordre reçu ; admettre au départ qu'on ne lui donne pas toujours les motifs d'un commandement ; obéir pour des motifs de plus en plus surnaturels ; acquérir une conviction vécue que l'autorité vient de Dieu ; s'efforcer d'atteindre à une obéissance adulte dans le Christ (Liégé).

Serait-il incongru d'ajouter ici, avec un sourire, qu'il ne lui nuirait pas de pénétrer la psychologie des supérieurs qui passe, elle aussi, dans leur façon d'exercer l'autorité ?

2 — Attitudes chez celui qui doit exercer l'autorité

Commençons pas esquisser un comportement général. Le supérieur doit tout d'abord éviter cette fausse solution d'ignorer les particularités de la psychologie contemporaine, et de faire comme si l'homme moderne abordait la vie religieuse avec le même esprit que ses devanciers. Ce lui serait néfaste, ainsi qu'à ses sujets ! Il devra au contraire faire preuve de grande sagacité psychologique, et entrer dans la mentalité de chacun pour mieux adapter son agir.

En second lieu, on ne conseillera jamais assez le calme. A la Conférence religieuse canadienne de 1960, les supérieurs majeurs de langue anglaise étaient d'avis qu'il n'y avait pas actuellement à proprement parler une crise d'obéissance, si on entend par crise une répugnance radicale à obéir. Ne nous laissons pas prendre de panique ; imitons l'optimisme de Jean XXIII. Dans la lumière de l'Esprit-Saint, et aux écoutes de l'Eglise, que les supérieurs s'appliquent constamment à démêler le bon du mauvais, à mettre les nuances qui s'imposent ; à mettre, pour leur part, le plus d'objectivité possible.

Précisons maintenant quelque peu les attitudes des supérieurs par rapport à chacun des quatre traits de la psychologie contemporaine dégagés plus haut.

Premièrement, établissons solidement le principe général que la véritable obéissance ne s'oppose pas à l'épanouissement de la personnalité. En conséquence, l'éducation de la personnalité doit se faire par l'obéissance, sous la direction de l'autorité. Cela implique que les supérieurs doivent mettre tout en oeuvre à cette fin : créer un climat, exploiter les talents, s'intéresser aux besoins, en vue toujours d'un bien surnaturel. Et ici, j'ose exprimer un souhait : que toutes les personnes constituées en autorité prennent connaissance du formidable chapitre IX du splendide volume du P. Germain Lesage, o.m.i. : *Jeunesse d'aujourd'hui et vie religieuse*.

Il reste évident que, dans certains cas, l'obéissance religieuse exigera, en vue du bien commun, que quelques aspects secondaires

de la personnalité restent moins développés, ou même sacrifiés (ce qui d'ailleurs n'est pas spécial à la vocation religieuse). Le supérieur s'efforcera donc de comprendre et de faire comprendre que la vraie personnalité ne se juge pas nécessairement à l'importance extérieure des œuvres entreprises; elle se mesure à l'incarnation des valeurs religieuses dans un type d'homme, au sein du Corps mystique. C'est le rôle propre du religieux. Il s'agit de produire une maturité plus accomplie: une personnalité de type évangélique.

Logiquement, le supérieur aura moins de peine à juger dans quels cas il faut donner les motifs de ses ordres, dans quelle mesure favoriser les initiatives, et jusqu'où laisser se poursuivre le dialogue. Et il saura mieux éviter un double écueil: d'une part que ne soit favorisé le culte immodéré de la personne, et d'autre part que ce ne soit implantée une obéissance « dépersonnalisante ».

Quant au désir de transformer le monde, les supérieurs ne devraient jamais perdre de vue, sauf exception, la bonne foi indubitable des jeunes contemporains, et leur générosité non moins incontestable. En autant que cela est possible, ils ne devraient pas se refuser à exploiter ce noble désir justifié plus haut, employant à cette fin goûts et aptitudes individuels. Sans doute faudra-t-il redouter l'illusion des premières années! Sans doute faudra-t-il mettre en garde contre l'activisme! Sans doute faudra-t-il prévenir les jeunes en période de formation des dangers de l'emballlement, de l'importance, et de l'injustice contre le passé! Mais on n'a pas tout solutionné ainsi! Et il reste qu'ici doit se poser, se discuter, s'étudier le problème difficile de l'ouverture de nos maisons de formation aux urgents besoins du monde moderne. Quoi qu'il en soit, je reste personnellement convaincu qu'il faudra aux supérieurs le courage d'expliquer à leurs sujets qu'en refusant on en limitant les expériences apostoliques, leur but n'est pas de bloquer leurs initiatives par caprice, ni de les empêcher de produire, mais bien de les aider à se centrer sur l'essentiel de leur formation, à éviter l'éparpillement. De plus, ils n'auront pas peur d'avouer franchement qu'ils maintiennent cette attitude dans le but de rester fidèles aux directives de l'Eglise en ce problème délicat.

Face à « l'antiformalisme », ne serait-ce point manquer de sagesse que de s'opposer a priori à tout changement? Surtout quand les vues de l'Eglise à ce sujet ont été authentiquement expri-

mées. Il faut donc remplacer les usages périmés par des manières d'agir qui, tout en incarnant une même spiritualité, conviennent davantage au rythme du monde moderne. A une situation nouvelle doit correspondre la recherche de moyens nouveaux. En conséquence, les supérieurs devront expliquer sans relâche la nécessaire lenteur des adaptations, mais résister à la tentation de démissionner, et entreprendre progressivement ces adaptations.

Pour résumer, quel sera l'objet de ces adaptations, je cite le P. Germain Lesage, o.m.i. : « La rénovation légitime ne porte ni sur les fins propres de la communauté, ni sur son esprit spécifique, ni sur ses pratiques essentielles, mais bien sur tous les usages d'ordre secondaire qui nuisent à l'épanouissement de sujets ou au progrès des oeuvres ». Il ne m'appartient pas de préciser davantage. Cependant, qui ne se rend compte que cette difficile et nécessaire adaptation exigera un effort sincère et universel ?

J'indiquerai encore ici un double écueil : un conservatisme suranné, et une dangereuse manie de nouveauté. Cependant, entre ces deux excès, il reste place pour plusieurs réalisations qui concilient la hardiesse et la prudence.

Enfin, question encore plus angoissante : quelle sera l'attitude des supérieurs en face de la soif de liberté et de l'anticonformisme de leurs sujets ? Tout d'abord, ils doivent évidemment ne jamais se démettre d'un grand respect de la liberté de leurs sujets. Puis ils s'efforceront constamment de revaloriser l'obéissance religieuse, n'épargnant aucune occasion de les élever au plan surnaturel, et de montrer que l'obéissance religieuse conduit à la perfection de la véritable liberté. Cette tâche, reconnaissons-le, ne sera pas aisée et demandera persévérance.

En second lieu, les supérieurs s'appliqueront à pratiquer l'autorité selon l'esprit (Charmot) qui est avant tout une autorité de service. Se gardant bien de tomber dans le paternalisme, ils exerceront une véritable paternité spirituelle à l'égard de leurs sujets, leur réservant un accueil sympathique, même aux heures de lassitude, ainsi qu'une attention soutenue à leurs intérêts. Cependant devant cette ivresse de liberté, la tentation la plus grave à laquelle ils devront résister sera de se dispenser de commander, sous le fallacieux prétexte de ne pas aller contre la psychologie contemporaine.

Bref : les supérieurs s'efforceront de commander avec prudence et modestie, avec douceur et mansuétude, mais ils devront savoir commander comme des personnes qui auront à rendre compte à Dieu.

* * *

Concluons en disant, après avoir considéré les tendances de la psychologie contemporaine, que les modifications requises sont spirituelles plutôt que matérielles, et cela surtout chez celui qui doit obéir.

Quant à celui qui doit commander, qu'il vise à parvenir à un JUSTE MILIEU : entre une condamnation en bloc et une transformation en bloc ; entre la démangeaison du changement et le culte aveugle du passé ; entre le paternalisme et l'autoritarisme. Qu'il garde vivace à l'esprit cette pensée du Dr Gilbert Robin : « En éducation, on a parfois le droit de s'inquiéter, de s'indigner ; on n'a jamais le droit de désespérer. Le pessimisme n'a pas cours ».

NÉCROLOGIE — Les Frères des Ecoles Chrétiennes : Fr. Malachie Hubert (Charles-Adrien Labrosse). — **Les Soeurs de la Providence :** Sr Edmond (Elisabeth Bellerose), Sr Mary Agnella (Aurore Thibodeau), Sr Théonille (M.-Anne Loranger), Sr Théonas (Blandine Bonin), Sr M. Eugénia (Lauriane Joly), Sr Rosalie de Palerme (M. Anne Séguin), Sr Louisa (M. Anne Beaudry), Sr Vincent de l'Eucharistie (Flora Joséphine Pichette), Sr Olive Racine. — **Les Servantes du Coeur Immaculé de Marie :** Sr M. du Sauveur (M. Malvina Gingras), Sr S. Coeur de Marie (Albertine Côté), Sr M. de S. Arthur (Zélia Bérubé). — **Les Soeurs des SS. NN. de Jésus et de Marie :** Sr M. Ludmille (Albertine Lajeunesse), Sr Georges M. (Délia Perrier), Sr M. Electa du S. C. (Joséphine Townsend). — **Les Soeurs de la Charité de Québec :** Sr S. Jean du Carmel (M. Anna Cassista), Sr S. Juvénal (Clara Bernier), Sr Ste Primitive (M. Clara Papillon). — **Les Soeurs de la Charité de S. Hyacinthe :** Sr Sylvia Plante, Sr S. Alexandre (Berthe Rousseau), Sr Witty (Alice Labrecque). — **Les Adoratrices du T. Précieux Sang :** Sr S. Jean de Dieu (Eugénie Champoux). — **Les Religieuses du Bon Pasteur :** Sr M. de Ste Marcelle (Bernadette Beauvais). — **Les Soeurs de l'Assomption de la S. V. :** Sr S. Théophane (Fabiola Pelletier). **Les Petites Soeurs de la Ste Famille :** Sr Ste Maximilienne (Euphrosine Fleury).

LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE

Un chrétien pourrait se désintéresser des révolutions stellaires, des ultimes découvertes atomiques, sans que sa vie intérieure en soit profondément modifiée. Mais il ne pourrait se désintéresser du mystère de l'Eglise sans que sa vie spirituelle en soit diminuée. C'est que depuis son baptême, il est un membre de l'Eglise, i.e. un membre du Christ, puisque l'Eglise est le Corps du Christ, et désormais il ne pourra avoir une vie spirituelle solide que s'il tend, de toute son âme, à vivre comme un membre de l'Eglise. Encore faut-il qu'il acquière une certaine connaissance de cette Eglise; et une connaissance qui n'a pas pour but unique de meubler son grenier intellectuel, mais d'éclairer sa route, de guider sa marche vers Dieu. En d'autres mots, la connaissance du mystère de l'Eglise a pour but d'aider le chrétien à se faire une foi plus adulte, plus éclairée, afin que la réalité de sa foi ne lui apparaisse pas comme de la bagatelle pour les enfants qui n'ont pas de dents, incapables d'absorber une nourriture solide, mais comme la réalité suprême, qui seule mérite d'engager toute sa vie, en comparaison de laquelle les autres réalités sont peu de choses.

Il ne faudrait pas croire toutefois que la

par

LORENZO BOISVERT, o.f.m.
Prof. de Théol. dogmatique
5750, Boul. Rosemont,
Montréal.

connaissance du mystère de l'Eglise ira toute seule; qu'elle entrera dans le système, sans effort, à la manière d'une injection de sérum. Pour goûter le suc de la réalité profonde de l'Eglise, il faudra passer par d'arides opérations d'épluchage ou de décortication. Le fruit juteux ne vous viendra dans la main et aux lèvres que si vous avez le courage d'aller jusqu'au bout et même, encore, de beaucoup réfléchir. — N'allez pas croire cependant que l'Eglise, étant un mystère, ne peut être connue d'aucune façon; ce serait avoir, au départ, une notion très inexacte du « mystère ». Si l'Eglise est un mystère, ce n'est pas dans le sens d'insondable, mais dans le sens d'inépuisable; le mystère, ce n'est pas une réalité dans laquelle la raison ne peut entrer, mais une réalité dans laquelle la raison n'aura jamais fini d'entrer. « Le mystère n'est pas un mur; il est un océan. On vient buter sur un mur, et cela est sans intérêt. Mais on entre dans un océan », et on n'a jamais fini d'y entrer, tellement il est vaste et profond. « En d'autres mots, le mystère n'est pas comparable à l'obscurité de la nuit, mais à la clarté » du jour, au soleil qu'on ne peut envisager parce qu'il éblouit, mais qui illumine tout.

Dans cet article, nous verrons premièrement que l'Eglise a une double dimension, i.e. qu'elle est en même temps communion d'amour (de charité), et « moyen » de communion d'amour; et deuxièmement que notre connaissance de l'Eglise est réelle quoique limitée.

1. DOUBLE DIMENSION DE L'ÉGLISE

a) *L'Eglise, communauté d'amour*: L'aspect le plus profond, le plus important, de l'Eglise, c'est l'union d'amour réalisée entre le Père et les hommes dans le Christ. Le premier temps de cette union s'effectue au baptême, qui nous fait membres du Christ, et par là membres les uns des autres; qui fait de nous des êtres consacrés, c'est-à-dire totalement voués au service et à la gloire de Dieu. — On peut noter ici, puisque l'occasion s'en présente, qu'il « ne faut pas voir la différence entre religieux et simples fidèles comme une différence entre consacrés et non-consacrés. Cette opposition existe, certes, mais elle doit être mise entre l'Eglise et le monde, entre peuple de Dieu et non-peuple, entre chrétiens et non-chrétiens. Dans le peuple de Dieu comme tel, dans le Corps du Christ, tout est sacré. Les fidèles sont consacrés, toute leur vie de chrétiens est, comme telle, sacrée, non profane » (Y. M.-J. CONGAR,

Les leçons de la théologie, dans Le rôle de la religieuse dans l'Eglise, Paris 1960, p. 35). La différence entre religieux et laïcs chrétiens réside dans la manière propre à chaque groupe de vivre sa consécration baptismale.

Si le baptême unit les hommes au Christ au point qu'ils ne forment avec lui qu'un seul corps, c'est afin que les chrétiens communient à l'amour du Christ, et qu'ils ne soient ensemble qu'une seule communauté d'amour; donc que leur vie se résume dans l'accomplissement des deux premiers commandements: aimer Dieu de tout son coeur et les autres comme soi-même. Il va sans dire que cet amour, pour être vrai, devra se traduire par le don extérieur, le pardon, le service; qu'il supposera la mort à soi-même, la disponibilité; qu'il s'accompagnera normalement de joie et de paix. Cet amour mutuel que les chrétiens se porteront les uns aux autres sera le signe par excellence des disciples du Christ: « c'est à ce signe, dit Jésus, qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres ». Et de fait, ce qui étonnait les païens au début de l'Eglise, c'était l'amour qui existait entre les chrétiens; ce qui leur arrachait ce cri d'admiration: voyez donc comme ils s'aiment! Ceux qui nous entourent actuellement, et qui nous regardent vivre, peuvent-ils nous rendre ce témoignage, que nous formons une communauté d'amour; une communauté où chacun aime son frère, non en paroles seulement, mais en actes; une communauté qui est, en face du monde, le signe de l'amour de Dieu pour lui ?

L'Eglise en tant qu'elle est communauté d'amour a une valeur éternelle. Les prophéties, nous dit saint Paul, disparaîtront; les langues, elles se tairont; la science, elle disparaîtra; mais la charité ne passe pas (I Cor 13, 8). L'Eglise, en tant que communauté d'amour, n'est pas seulement une étape vers l'Eglise du ciel, mais c'est déjà l'Eglise du ciel présente, réalisée, sur la terre, bien que d'une manière imparfaite. L'Eglise du ciel ne sera pas autre chose que cette communion d'amour entre Dieu et les hommes dans le Christ: ce qui est la dimension la plus profonde de l'Eglise d'ici-bas. Sauf que sur terre, cette communion d'amour n'est pas encore définitive; qu'elle est susceptible de perfectionnement. Et ce perfectionnement peut être quantitatif par la rentrée des hommes à l'intérieur de cette communion; il n'atteindra son point maximum que le jour où tous les peuples de la terre appartiendront à l'Eglise. Ce perfec-

tionnement peut être aussi qualitatif, par la croissance spirituelle de ceux qui sont déjà dans cette communion. Tant que l'amour de Dieu est possédé par nous d'une manière imparfaite et précaire, tant que la communion dans cet amour se réalise entre des hommes pécheurs, ignorants, trop tentés de n'agir que selon leurs petites vues à eux, il y a et il y aura toujours place pour beaucoup de perfectionnement dans l'amour de Dieu et du prochain. Qui pourrait se vanter d'avoir atteint le point maximum de l'amour surnaturel, quand nous entendons un saint François s'écrier à la fin de sa vie, alors qu'il avait déjà reçu dans son corps les stigmates du Christ : mes frères, jusqu'ici nous n'avons rien fait ; commençons donc à servir le Seigneur. Il était sans doute plus conscient que nous de la sainteté infinie de Dieu, et du caractère très limité de la sienne en comparaison de celle de Dieu.

L'Eglise, dans son aspect « communion d'amour », ne connaît pas d'autre hiérarchie que celle de la charité, de l'amour surnaturel : celui-là est le plus grand qui aime davantage. A ce niveau, c'est la Vierge qui occupe la première place, car elle a réalisé en perfection les grandeurs de sainteté. Elle n'a jamais reçu les pouvoirs d'ordre et de juridiction qui l'auraient fait membre de cette hiérarchie d'ordre et de juridiction. Et voilà pourquoi l'autorité de l'Eglise a toujours condamné les images qui la représentent en vêtements sacerdotaux : cette représentation implique une erreur théologique.

b) *L'Eglise « moyen » de communion d'amour* : S'il est vrai que l'aspect « communion d'amour » dans l'Eglise est le plus important, il n'est pas moins vrai que sur terre, l'Eglise a un deuxième aspect, qui entre dans sa constitution intime, à savoir son aspect visible, sacramental, hiérarchique ; c'est l'Eglise en tant qu'elle est « moyen » de communion d'amour, en tant qu'institution.

Envisagée sous cet angle, l'Eglise nous apparaît comme une vaste société faite d'hommes, et par conséquent visible. A l'intérieur de cette société on distingue très nettement deux groupes de membres : les uns ont les pouvoirs reçus au baptême, sans plus ; les autres ont des pouvoirs spéciaux qui leur viennent en définitive du Christ et qui ont pour but d'aider les chrétiens à se sanctifier et à s'aimer, à intensifier leur communion d'amour avec le Christ et les autres membres de son corps. Ceux qui détiennent ces pouvoirs, qu'on

nomme pouvoirs d'ordre et de juridiction, forment la hiérarchie visible de l'Eglise. Appartiennent à la hiérarchie d'ordre, les évêques, les prêtres et les diacres; appartiennent à la hiérarchie de juridiction le pape et les évêques.

Ce qui distingue l'évêque du laïc, ce n'est pas d'abord ses vêtements spéciaux, aux couleurs plus ou moins voyantes, les instruments de ses célébrations, crosse, mitre, gants, etc., mais ses pouvoirs d'ordre et de juridiction, que le laïc ne possède pas. Tous ses insignes pourraient changer ou même disparaître, que cela ne modifierait en rien la distinction entre l'évêque et le laïc. Les marques distinctives extérieures veulent être une simple expression des pouvoirs spéciaux que l'évêque a reçus du Christ. Ces marques peuvent être adaptées au cours des siècles; c'est même normal qu'elles le soient, puisque les mêmes signes peuvent être compris à une époque et ne plus l'être à l'époque suivante. — On pourrait en dire autant du prêtre par rapport aux chrétiens laïcs.

Il faut remarquer aussi que les cardinaux ne sont pas d'institution divine, mais ont été créés par l'autorité de l'Eglise. Ce qui implique que le Pape pourrait les supprimer; alors que le pape ne peut supprimer les évêques ou les prêtres, parce qu'ils ont été institués par le Christ. — Le pape pourrait supprimer également la Curie romaine, ou la modifier: elle relève de son autorité. Si le pape ne le fait pas, c'est qu'il a grand besoin de collaboration dans sa tâche immense qui consiste surtout à gouverner et à enseigner l'Eglise entière. — En un mot, le pape pourrait supprimer ou modifier tout ce qui, dans l'Eglise, n'est pas d'institution divine. Il ne pourrait jamais supprimer les pouvoirs d'ordre et de juridiction, ni l'organisme sacramentaire, car ils viennent du Christ.

Les pouvoirs spéciaux que possèdent certains membres, de même que les sacrements et l'Eucharistie, sont nécessaires à l'Eglise pour continuer l'oeuvre du Christ sur la terre, qui est de sauver les hommes, de les unir tous dans une même communion d'amour. Le Christ aurait pu faire cela directement, sans l'intermédiaire des hommes. Il a voulu les associer à son oeuvre de salut. Il ne dépend pas de nous qu'il en soit ainsi ou autrement: cela relève du libre vouloir du Christ. Et puisque le Christ, en tant que Dieu, est sagesse suprême, nous pouvons supposer que cette disposition reflète la sagesse de Dieu, même si nous ne parvenons pas à saisir toutes les raisons qui l'ont déterminée.

La conséquence de cette disposition divine, c'est que le salut nous parvient par des médiateurs, i.e. des membres de l'Eglise qui ont reçu le pouvoir de nous enseigner la Bonne Nouvelle, l'Evangile, de nous engendrer à la vie surnaturelle par le baptême ou de nous la redonner par la pénitence, de nous faire croître dans cette vie, qui est amour, par les autres sacrements. Ils ont également reçu du Christ le pouvoir de nous guider, de nous gouverner, ce qui implique l'autorisation de faire des lois et de les faire respecter. Tout cela dans le but de rassembler les hommes dans une même communion d'amour, et de les y faire grandir.

Les membres de l'Eglise, qui possèdent des pouvoirs spéciaux, ne les ont pas reçus pour eux-mêmes, mais pour les autres; ces pouvoirs ne sont pas d'abord une dignité, une source d'honneurs et de gloire, mais d'abord une charge, un devoir, une responsabilité, ou mieux un service. Ces pouvoirs ne sont, pour ainsi dire, qu'une manière spéciale de servir à l'intérieur de la communauté chrétienne; ils ne constituent pas une exemption de service, mais un appel à un service différent et plus parfait; car tous les chrétiens, selon les dons reçus, doivent se mettre au service les uns des autres, à l'exemple de leur Chef et modèle, le Christ, qui a résumé en ces mots l'attitude qu'il a prise au milieu de nous: « je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir ».

Cette dimension visible de l'Eglise, constituée par son aspect social, par sa hiérarchie de pouvoirs, par ses sacrements, par ses rites liturgiques et ses lois, toute cette dimension ministérielle disparaîtra un jour. C'est une dimension qui est propre à l'Eglise d'ici-bas, et donc transitoire. Quand l'Eglise militante (la nôtre) s'identifiera complètement, à la fin du monde, à l'Eglise glorieuse, l'aspect institutionnel et social de l'Eglise perdra son sens, car il est tout entier orienté vers le premier aspect, à savoir la communion d'amour de tous les hommes dans le Christ. Or cette communion d'amour atteindra alors son état définitif; elle ne sera plus susceptible de perfectionnement. A quoi servirait alors le « moyen » qui était ordonné à engendrer ou à perfectionner cette communion? Il aura joué son rôle; il n'aura plus qu'à disparaître. Et c'est ce qui arrivera.

Mais tant que l'Eglise sera pérégrinante, qu'elle avancera lourdement vers la Vision béatifique, elle aura besoin de son organi-

sation hiérarchique et de son organisme sacramentaire. Elle pourra même adapter aux besoins du monde beaucoup d'éléments qui relèvent de son aspect visible, dans le but de faciliter son oeuvre de salut, pourvu qu'elle ne modifie en rien les éléments qui relèvent du Christ, sur lesquels elle ne possède aucun pouvoir.

* * *

Quand on scrute le mystère de l'Eglise dans sa double dimension, il faut se garder d'une double erreur. La première consisterait à se la représenter comme une société totalement invisible, comme une pure communauté d'amour; la seconde, à la regarder uniquement comme une société visible, bien organisée, avec un laïc, et une hiérarchie possédant des pouvoirs d'ordre et de juridiction. A l'exemple du Christ, l'Eglise est formée de réalités invisibles et de réalités visibles: elle est à la fois communauté d'amour et organisation visible. L'Eglise de la terre ressemble aux membres qui la composent. De même que l'homme n'est pas une réalité simple, mais composée d'un corps et d'une âme, ainsi l'Eglise est une réalité composée d'éléments visibles et invisibles. L'union du corps et de l'âme est tellement nécessaire pour former l'être de l'homme, que leur séparation, par la mort, engendre la destruction de cet homme: un cadavre n'est plus un homme, pas plus qu'une âme séparée. Il en va de même pour l'Eglise de la terre: l'union des éléments visibles et des éléments invisibles lui est à ce point nécessaire que la suppression des uns ou des autres implique la destruction de l'Eglise. Si c'est une grave erreur de vouloir réduire l'homme à son corps ou à son âme, ce n'est pas une erreur moins grave de prétendre réduire l'Eglise à son organisation visible, ou à son organisme invisible.

De même que dans l'homme, l'âme possède une dignité incomparablement plus grande que le corps, ainsi dans l'Eglise, la communion d'amour l'emporte en dignité sur la société visible. Dans l'homme, ce n'est pas l'âme qui est soumise au corps, mais le corps qui est soumis à l'âme et reçoit d'elle son sens et sa dignité. Il n'en va pas autrement dans l'Eglise: l'organisme sacramentaire et l'organisation hiérarchique tirent leur sens de la communion d'amour qu'ils ont pour but d'engendrer, de rétablir ou de perfectionner.

De même que dans l'homme, l'âme est éternelle alors que le corps est voué à la destruction ; ainsi dans l'Eglise, la dimension d'amour est éternelle, alors que la dimension visible est appelée à disparaître.

2. CONNAISSANCE DE L'ÉGLISE

a) *La raison seule*: Cette réalité mystérieuse de l'Eglise que nous avons tenté de décrire brièvement, dans quelle mesure pouvons-nous la connaître ? Le chrétien qui ferait abstraction de sa foi pour ne porter sur l'Eglise qu'un regard tout naturel, pourrait voir en elle une société fortement organisée. L'Eglise en effet « est visible dans ses membres, visible dans son organisation extérieure, visible dans les rapports entre supérieurs et inférieurs. Elle n'est pas moins visible que n'importe quelle autre société humaine » (M.-J. SCHEEBEN, *Les mystères du Christianisme*, introduction et traduction par A. Kerkvoorde O.S.B., Desclée de Brouwer, 1947, p. 541).

A preuve cette enquête minutieuse sur l'Eglise catholique menée par un institut américain, spécialisé dans les enquêtes de grosses compagnies, comme l'Imperial Oil. La foi n'entre pas du tout en jeu dans cette enquête. On se base sur ce qu'on voit, sur ce qu'on peut compter, mesurer, calculer. Le résultat ? On considère l'Eglise comme l'une des sociétés les mieux organisées au monde. La conclusion ne dépasse pas le niveau social de l'Eglise.

Serait-il exact d'affirmer que les résultats de cette enquête fournissent une connaissance des éléments constitutifs de l'Eglise, i.e. des éléments qui forment son être intime ? Du fait qu'ils se limitent à l'aspect extérieur de l'Eglise, ces résultats sont très incomplets ; ils laissent dans l'ombre l'autre aspect de l'Eglise qui est le plus important : sa communion d'amour. Celui qui n'aurait d'autre connaissance de l'Eglise que les résultats de cette enquête ne saisirait vraiment pas son être profond. Pas plus que celui qui aurait de l'homme la connaissance exclusive de l'animalité, n'en connaîtrait l'essence : car l'homme est à la fois corps et âme.

Si la connaissance que les incroyants ont de l'Eglise se limite à son aspect extérieur, il ne faut pas trop vite les accuser de mau-

vaise foi, et les en blâmer. La connaissance du mystère de l'Eglise n'est pas plus facile pour l'incroyant actuel, que ne l'était la connaissance de Jésus pour ceux qui vivaient à ses côtés. Les contemporains des Apôtres voyaient et entendaient cet homme dont ils connaissaient le père et la mère, fondateur et chef d'une religion, qui opérait des miracles et se disait le Messie. Mais son caractère d'Homme-Dieu, qui est l'essence véritable du Christ, leur demeurait caché. Ils le connaissaient comme un homme seulement. Pour cela même, ils ignoraient son être profond, qui n'est pas d'être un homme, mais d'être Homme-Dieu.

On s'imagine parfois que les contemporains du Christ, séduits par sa parole et ses miracles, adhéraient à lui sans difficulté. Le vrai, c'est le contraire. Et il faudrait s'en rendre compte. « Croire que cet homme était Dieu, mais tout l'A.T. leur avait dit que Dieu ne pouvait pas se représenter; il leur était défendu de faire des images de Dieu... même de prononcer le nom de Yahweh. Et voilà qu'un être de chair et de sang se dit Dieu... c'est un scandale » (R. HASSEVELDT, *Le mystère de l'Eglise*, Paris, Ed. de Ec., 1953). Pour surmonter pareil scandale, il fallait aux contemporains du Christ le secours de la grâce. C'est pourquoi Jésus dit à Pierre qui l'avait confessé Fils de Dieu: ce ne sont pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux (Mt 16, 17).

Ne pensons pas qu'il soit plus facile aux incroyants actuels d'accepter le caractère surnaturel de l'Eglise, que ce l'était pour les Juifs de la Palestine d'accepter la divinité du Christ. Dans les dirigeants de l'Eglise ils ne voient que des hommes. Les définitions dogmatiques, c'est pour eux le résultat de longues discussions, pas toujours édifiantes, et de petites manoeuvres de vouloir. L'entente se fait sur un certain nombre de points, on les proclame, et voilà ce que les catholiques acceptent comme vérités définies. Pour les incroyants, il faut les comprendre, c'est une vraie folie de dire infailibles ces conclusions obtenues parfois de façon si mesquine; et folie également cette acceptation béate des catholiques.

Aussi il faut dire que les incroyants, parce qu'ils ne voient dans l'Eglise qu'une société humaine, n'en connaissent pas l'essence. Ils ne la tiennent pas pour une réalité surnaturelle qui, tout en ayant un corps, n'est pas réduite à ce corps, même si ce corps est indispensable à son existence et à son action sur terre, comme

l'était le corps du Christ. En un mot, ils ne connaissent pas le mystère de l'Eglise.

b) *La raison illuminée par la foi*: Si la raison, laissée à elle-même, ne peut connaître l'Eglise dans sa dimension invisible, par contre, lorsqu'elle est illuminée par la foi, elle peut en acquérir une connaissance, très objective, et très fructueuse pour l'agir surnaturel. Le drame de nombreux catholiques, aujourd'hui, c'est qu'ils la considèrent et la jugent trop comme une société naturelle, qu'ils ne la voient pas suffisamment dans un regard de foi. Alors ils se butent à son aspect humain, aux faiblesses de ses membres; ce qui souvent les révolte. Pourquoi? parce que leur foi en l'Eglise n'est pas assez robuste.

Pour les catholiques, au contraire, qui possèdent une foi solide en l'Eglise, au lieu d'être une source de scandale ou de révolte, les mesquineries et les petitesse humaines des membres de l'Eglise, leur sont une cause d'admiration. Ils voient que le Christ réalise sa promesse sur son Eglise en dépit de toutes les ambitions, qui devraient normalement la mener à la ruine: je suis avec vous tous les jours... Tout ce que vous lierez sur la terre..., peu importe la qualité morale de celui qui accorde le pardon.

Regarder en face les vraies misères de certains membres, même éminents, de l'Eglise, et dire quand même en pleine connaissance de cause: je crois à l'Eglise catholique, c'est l'attitude du croyant solide, une attitude qui portera d'autres croyants plus faibles à la réflexion. Ils seront conduits à se demander si tout de même ils ne se tromperaient pas dans leur attitude, puisque d'autres qui font comme eux les mêmes constatations, trouvent dans leur foi l'explication de ce qui les déroutent et les scandalisent. Le degré de scandale que les catholiques peuvent supporter dans l'Eglise définit le niveau de leur foi à l'Eglise. Sinon, comment expliquer cette bizarrerie « que les plus qualifiés pour se scandaliser des défauts, des déformations, ou même des difformités de l'Eglise visible, je veux dire les saints, soient précisément ceux qui ne s'en plaignent jamais » (Bernados) ? Rappelons-nous l'attitude de saint François à l'égard des pauvres prêtres vivant selon le monde.

L'étude sincère et constante de l'Eglise nous introduira davantage dans son mystère, à la condition de ne pas la traiter comme un simple objet de science « sur lequel il faudrait en savoir le plus pos-

sible pour être en mesure de la mieux comprendre » ; à la condition également de ne pas attendre dans la paresse une sorte d'illumination de l'Esprit-Saint. Il faut s'appliquer à l'étude de l'Eglise par la lecture et la réflexion, mais aussi il faut attendre du Saint-Esprit la lumière qui en donne la véritable intelligence.

N'oublions jamais la grande leçon que nous donne Saint-Exupéry dans son « Petit Prince » : « On ne voit bien qu'avec son coeur, l'essentiel est invisible pour les yeux ». Et le coeur s'attache à une chose et la comprend plus profondément, dans la mesure où il se dépense pour elle. Cette leçon vaut pour le mystère de l'Eglise, Corps mystique du Christ. On ne comprendra vraiment cette réalité surnaturelle qu'avec son coeur, c'est-à-dire en l'aimant. Et on l'aimera dans la mesure où l'on travaillera à la mettre dans sa vie, où l'on s'y engagera tout entier.

Il y a quand même une restriction à mettre. Malgré tout l'amour que nous pouvons avoir pour l'Eglise, et l'étude prolongée que nous pouvons en faire, nous n'arriverons jamais à en épuiser le mystère. Comme nous l'affirme le premier concile du Vatican son mystère dépasse tellement l'entendement créé, qu'après avoir été communiqué par la révélation et reçu par la foi, il reste néanmoins couvert du voile de la foi elle-même... tant que nous restons éloignés de Dieu par cette vie mortelle (DB 1796). C'est dire que notre connaissance du mystère de l'Eglise demeurera nécessairement obscure et imparfaite. Jamais nous ne pourrions ramener cette connaissance à des principes naturels qui nous en donneraient l'évidence.

Ce caractère d'imperfection que possède la connaissance du mystère de l'Eglise peut nous décevoir au début. Ce n'est pas intéressant pour l'intelligence d'avoir l'impression que l'objet de son étude entre dans l'ombre à mesure qu'elle fait effort pour le saisir ; où mieux de se rendre compte que cet objet est infiniment plus vaste et profond qu'elle l'avait cru, avant d'en aborder l'étude. Une chose demeure évidente : il ne faudrait jamais penser avoir acquis une connaissance exhaustive, complète, de l'Eglise, et pouvoir l'expliquer à la perfection : ce serait le meilleur signe qu'on est dans l'erreur, qu'on a réduit l'Eglise à sa dimension visible et seconde, qu'on en a évacué le mystère.

Quand on parle du mystère de l'Eglise, il y a un point qu'il ne faut jamais oublier, et que je vous rappelle en conclusion : c'est que l'Eglise n'est pas quelque chose en face de nous, distincte de nous, seulement. L'Eglise, c'est nous. Nous sommes l'Eglise. La croissance de l'Eglise dans l'amour concerne chacun de nous personnellement ; si bien que cette croissance ne sera pas ce qu'elle devrait être, si nous sommes infidèles à la grâce de Dieu, si nous refusons de communier à son amour. De même au plan du témoignage ; les catholiques plus faibles ou même les incroyants seront attirés à l'Eglise ou éloignés d'elle, suivant que nous présenterons de cette Eglise un visage d'amour ou de haine, d'union ou de discorde. — Si en outre nous approfondissons le mystère de l'Eglise, qui est en somme notre propre mystère, nous pourrions être, pour ceux qui cherchent, une lumière qui les éclairera, qui leur montrera le chemin conduisant à l'union du Père et des hommes dans le Christ.

ABONNEMENT

On souscrit à la revue directement sans l'intermédiaire des librairies ni des agences. En joignant une étiquette à toute correspondance administrative, vous facilitez notre travail.

Nous ne facturons pas les abonnements ; le paiement doit accompagner votre commande.

CONSULTATIONS

De plus en plus, nous entendons demander autour de nous si les religieux ont encore une place dans l'Eglise. Le Concile ne s'est pratiquement pas arrêté aux questions de vie religieuse; les évêques profitent des instituts religieux, mais semblent peu chercher à les aider; les prêtres en général, et même certains aumôniers, manifestent peu de bienveillance à notre égard. Croyez-vous encore à l'actualité de la vie religieuse dans l'Eglise du Christ ?

Disons d'abord que le Concile n'est pas terminé; la question de la vie religieuse sera, à n'en plus douter, reprise à la prochaine session. Mais le cœur du problème soulevé ici est infiniment plus profond. Il s'agit du sens même de la vie religieuse et de sa fonction dans l'Eglise. Nous ne trouvons rien de mieux, pour calmer l'angoisse de nos correspondants, que les quelques réflexions suivantes du R. P. Tillard, o.p. Nous vous les soumettons en toute simplicité. Elles condensent, croyons-nous, les divers articles que le Révérend Père a déjà écrits sur la vie religieuse et qui ont paru ici même dans notre revue.

L'Eglise se trouve actuellement à une étape importante de son histoire. Au moment où une civilisation est en train de disparaître sous la poussée d'une nouvelle forme d'incarnation de la vie humaine, elle retourne à l'Evangile afin de décèler ses valeurs essentielles, de les dégager de tout l'accidentel dont les a enrobées son insertion dans les époques passées de l'histoire des hommes, et de leur donner la forme nouvelle qu'exige la percée de l'Evangile du Salut dans le monde qui se construit. Il en va de sa fidélité à la mission que le Christ lui a confiée. Il en va donc aussi de sa destinée surnaturelle.

Or, quoique de soi elle n'appartienne pas à la structure hiérarchique de l'Eglise — qui est bipartite, composée de la hiérarchie et du laïc — la vie religieuse (selon ses diverses formes) appartient au mystère de l'Eglise en tant que celle-ci se définit comme la *Koinônia*, la *communio de Vie* des hommes avec le Père et entre eux dans le Christ ressuscité. Il importe donc de rappeler avec clarté certains points la concernant étroitement.

1. La vie religieuse se situe au cœur même du mystère de l'Eglise Communion

A. Si l'Eglise est une Institution de Salut — ce qui exige en elle une structure hiérarchique — elle se définit pourtant essentiellement comme

une *Koinônia*, une *Communion de charité*. Elle est, en effet, la société de tous ceux qui, par la foi et le baptême, ont reçu la grâce divine de filiation adoptive les faisant fils du Père, et qui vivent en conformité avec le dynamisme de cette Vie nouvelle. *Plus la charité est intense et concrète, plus le mystère de l'Eglise se réalise en perfection.* Or, la vie religieuse n'est rien d'autre qu'un effort généreux de certains baptisés, moyennant l'emploi de certains moyens spécifiques, dont les vœux, pour réaliser le plus parfaitement et le plus intégralement possible cette *communion de charité*, selon ses deux dimensions : amour total et absolu voué au Père, amour fraternel vécu dans la mise en commun de toutes les vies, de tous les biens. On doit donc dire que, grâce à la vie religieuse et par elle, l'Eglise pérégrinante réalise plus parfaitement son essence même de *société de charité* sous ses deux aspects inséparables de charité pour Dieu et de charité pour les frères. Sans la vie religieuse, il manquerait à l'Eglise sa fine fleur de perfection (ce qui n'exclut nullement qu'on puisse trouver chez des individus non religieux, une authentique perfection évangélique). La vie religieuse se situe donc au cœur de l'Eglise *Koinônia*, comme la cellule où la réalité la plus profonde et la plus essentielle de celle-ci se réalise avec le plus d'intensité.

B. De plus, l'Eglise a pour vocation d'être au sein du monde le signe de l'absolu de Dieu et de la folie de sa miséricorde. Là encore, la vie religieuse lui permet d'atteindre cette fin dans une fidélité totale à sa mission. D'une part, en effet, par ses vœux, et tout spécialement le vœu fondamental d'obéissance, le religieux s'engage à ne vivre que « pour Dieu seul ». Il proclame ainsi à la face du monde la transcendance de Dieu, l'absolu de sa volonté, la priorité radicale des « choses de Dieu » sur toutes les autres valeurs (bonnes, pourtant, et désirables, et aimées de Dieu lui-même). D'autre part, la société religieuse, par sa mise en commun de tous les biens et de tous les efforts (qui concrétise de façon réaliste la charité fraternelle vivant dans les cœurs), est une démonstration et un signe de la puissance de la grâce de Dieu dans le cœur — pourtant pécheur — de ceux qui acceptent de se laisser modeler par elle. Par la vie religieuse, l'Eglise de la terre peut plus sûrement annoncer aux hommes, de façon réaliste et concrète, à la fois la transcendance de Dieu et la puissance de sa charité. En elle, la vie religieuse se situe à la fine pointe de son mystère de « signe du Salut ».

2. La vie religieuse est, selon son mode propre, engagée dans la mission apostolique de l'Eglise

Mais cette situation au cœur de l'Eglise *Communion* n'isole pas la vie religieuse de la vocation apostolique de l'Eglise entière. Elle lui permet, au contraire, de participer d'une façon intense, quoique sous une modalité propre, à cette fonction apostolique.

A. La dimension apostolique de la mission de l'Eglise est, en effet, essentiellement liée à son mystère de Charité. D'une part, parce que « passée en Dieu », elle épouse le dessein de celui-ci et le fait sien. Or, ce dessein est un dessein de Salut de tous les hommes. D'autre part, parce que destinée à porter comme membres tous les hommes, elle ne peut pas ne pas sentir en elle un intense dynamisme la poussant à aller leur apporter la Bonne Nouvelle du Salut auquel Dieu les destine. Aussi, *plus la charité s'intensifie, plus le zèle apostolique s'accroît*. Et comme la vie religieuse représente précisément la recherche généreuse et absolue de cette charité ecclésiale, elle apporte nécessairement avec elle la recherche de la perfection du désir apostolique. Signalons que l'histoire de l'Eglise nous montre avec lumière cette conjonction.

B. Toutefois, elle réalisera selon un mode propre cette vocation apostolique. Car, en règle générale, chaque Ordre ou Institut religieux répond à un appel « spécialisé » dans un aspect bien spécifique et bien particularisé de cette poussée apostolique informée par la charité. Certains se donnent à l'apostolat de la prière contemplative et de l'intercession pour les besoins des hommes; d'autres à l'apostolat de la recherche et de la prédication de la Vérité divine; d'autres à l'apostolat de l'éducation humaine et chrétienne de l'enfance et de l'adolescence; d'autres à l'apostolat du soulagement de la misère des corps; d'autres à l'apostolat de la propagation de l'Evangile dans les pays non encore christianisés ou déchristianisés, etc... Ce choix n'est pas le signe d'une moindre inquiétude de la *totalité* de la mission apostolique de l'Eglise, mais, au contraire, le fruit d'un désir ardent de sa réalisation *plus parfaite* aux plans qualitatif et intensif. Chaque communauté peut ainsi mettre au service de l'Eglise universelle un « corps spécialisé » d'apôtres, d'autant plus préparé à accomplir en perfection son oeuvre propre que toute l'organisation interne de sa vie de recherche de la perfection de charité est traversée par cette orientation vers la fin apostolique spécifique. *En définitive, toute l'ardeur de la recherche de la perfection évangélique du religieux afflue dans l'engagement apostolique.*

C. Certes, dans chaque diocèse, la communauté religieuse, lorsqu'elle travaille au service de celui-ci, doit se conformer aux lois et aux impératifs pastoraux du seul responsable de toute la pastorale d'ensemble de ce diocèse : l'évêque. Toutefois, la vie apostolique de toute communauté n'est pas, de par sa nature même, strictement limitée à ce diocèse. Dégagés de l'incardination à un diocèse spécifique, les religieux sont immédiatement au service de la *collégialité épiscopale*. Leur apostolat doit normalement s'exercer, dans la ligne de leur compétence — sauf s'il s'agit de communautés strictement diocésaines — au-delà des limites du diocèse. Le supérieur religieux a donc le pouvoir et la compétence propres lui permettant d'une part de diriger efficacement toute sa communauté dans la ligne de sa mission spécifique (en dialogue et en communion avec les évêques) et, d'autre part, de fixer lui-même certains objectifs permettant à sa communauté de rendre à l'Eglise le service particulier que celle-ci

attend d'elle. En ce domaine, il est le juge; à condition qu'il veuille à donner toujours priorité au bien de l'Eglise, et non aux intérêts particuliers de sa communauté.

3. Les relations entre la hiérarchie et la vie religieuse

Puisque le collège des évêques a — dans son union vivante au successeur de Pierre — la charge de la mission de l'Eglise, et puisque d'autre part les communautés religieuses sont tout entières (quoique sous le mode spécifique que nous venons de dégager) engagées dans le rayonnement apostolique de l'Evangile du Salut, il devient clair que la hiérarchie a un devoir à l'égard de la vie religieuse.

A. Le premier devoir est d'en reconnaître la valeur propre et de veiller jalousement, au nom du Christ lui-même et du dessein salvifique du Père, à ce qu'elle puisse efficacement atteindre son but. La vie religieuse n'est pas seulement une puissance apostolique à « utiliser » au profit des besoins immédiats des diocèses : elle a une valeur propre s'enracinant dans le mystère de la sainteté de l'Eglise *Koinônia*, et cette valeur est, elle aussi, nécessaire à la fidélité de l'Eglise *entière* à sa mission. Il serait souhaitable, à cet effet, que dans les facultés de théologie et les séminaires on s'attarde avec plus de soin à étudier la nature et la fonction de la vie religieuse.

B. Un autre devoir consiste dans une association plus étroite entre l'évêque et les supérieurs des communautés religieuses quant à la mise en branle des dynamismes apostoliques du diocèse. Il conviendrait hautement (et pour le bien du diocèse comme tel, et pour le respect des finalités propres de la vie religieuse) que des supérieurs et des supérieures des communautés du diocèse appartiennent au conseil pastoral de l'évêque. Si, parfois, les religieux se sentent comme un corps étranger au diocèse, n'est-ce pas surtout parce qu'on se contente de les « utiliser » sans tenir compte de ce qu'ils peuvent apporter de spécifique au plan même de la *pensée pastorale* ? D'autant plus qu'ils sont — le plus souvent — spécialisés dans des domaines intéressant au plus haut point la pastorale en son ensemble (prédication, recherche théologique, mission, enseignement, etc...).

C. Il faudrait aussi que, voyant l'Eglise universelle et ses besoins se profiler au-delà de l'Eglise locale, l'évêque respecte scrupuleusement la fin propre de chaque communauté, qu'il ne lui impose pas des conditions d'existence telles qu'elle ne puisse pas être pleinement elle-même dans la fidélité à sa vocation spécifique dans l'Eglise. Cela existe lorsque, par exemple, on refuse d'accepter une congrégation de clercs si elle ne prend pas à charge une paroisse, alors que sa fin propre est tout autre (prédication, enseignement, etc...), ou encore lorsque l'on confie à des reli-

gieux une telle abondance de tâches qu'ils ne peuvent plus vivre parfaitement la dimension de prière et de contemplation propre à leur état.

D. Mais il va de soi que, en contre-partie, les religieux et surtout les supérieurs ont d'impérieux devoirs à l'égard des évêques. Tout en demeurant scrupuleusement attachés à la fin spécifique de leur communauté et au maintien des moyens lui permettant de l'atteindre, ils doivent cependant toujours mettre le bien de l'Eglise au-dessus des intérêts particuliers de la communauté. C'est là, d'ailleurs, une des formes essentielles de la perfection évangélique de la charité qu'ils recherchent. Dans l'assignation ou le changement des religieux, les supérieurs — surtout si ces religieux ont des charges importantes dans le diocèse — doivent tenir compte des besoins de l'évêque et de ses desiderata; c'est même là pour eux une grave obligation ecclésiale. De plus, ils doivent accepter généreusement de mettre les forces vives de leur communauté « au service » du diocèse, en se rappelant que l'Eglise universelle (au service de laquelle ils sont) se réalise dans l'église locale (le diocèse).

* * *

Ces divers points ne sont pas des récriminations amères, ni le fruit de revendications. Ils visent simplement — pour le bien de l'Eglise et sa fidélité à la totalité de l'Evangile — à rappeler ce qui nous paraît être la structure essentielle de l'apport spécifique de la vie religieuse au mystère de l'Eglise de Dieu. Les religieux, conscients de l'enjeu évangélique de leur vocation, et convaincus du fait que dans le renouveau de l'Eglise ils doivent jouer à plein le rôle que le Seigneur Jésus leur a confié, croient bon de réaffirmer ces points autour desquels gravitent et leur recherche ardente de Dieu et leur amour apostolique des hommes. Ne pourrait-on pas souhaiter qu'un congrès international de théologie, groupant et des religieux et des évêques, s'attarde à étudier soigneusement ce problème de la fonction spécifique de la Vie religieuse dans le mystère de l'Eglise en ce temps-ci de son histoire ?



Les derniers articles sur le costume religieux n'ont pas été reçus par tous avec le même accord. Nous nous croyons en conscience de faire entendre à nos lecteurs un autre son de cloche. Voici l'extrait d'une lettre que nous avons reçue et que nous publions avec l'assentiment de son signataire :

Si je me permets de vous écrire, mon Révérend Père, c'est que je crois vraiment que cette question du costume religieux féminin a été telle-

ment discutée qu'elle en est usée, et surtout que nous sommes lassés d'entendre ou de lire des dissertations à ce sujet. Toutes les communautés religieuses ont courageusement appliqué les recommandations de S. S. Pie XII : « Simplification et adaptation qui doit cependant conserver extérieurement la marque de la consécration religieuse ». Je ne connais pas de Congrégation qui n'ait déjà modifié ou ne soit pas prête à modifier encore davantage selon les climats, le travail, etc.

Ce qu'ignorent les personnes qui légifèrent du dehors, et sans aucun mandat c'est la situation interne de grandes congrégations, internationales par exemple, pour lesquelles le problème n'est pas aussi simple qu'elles ne le pensent. Plus prudente, la Sacrée Congrégation des religieux et nos Cardinaux protecteurs, ont toujours recommandé de prendre tout le temps nécessaire, là comme ailleurs, « plus fait de douceur que violence ».

Nous portions allègrement le poids et les inconvénients réelle ou supposés de nos habits religieux que nous avons acceptés librement et avec joie ; si parfois ils nous imposaient des sacrifices nous les offrions volontiers pour réparer les désordres des mœurs et les offenses à la pudeur que trop de nos soeurs, les femmes du monde, se permettent. La réparation et le sacrifice n'ont-ils plus leur place dans les théories modernes ?

Des flots d'encre ont coulé de plumes ecclésiastiques dans les années 1902-1905 pour défendre les droits des religieux et religieuses à porter leur habit, droit que leur enlevait un gouvernement sectaire. Des flots d'encre coulent encore aujourd'hui des mêmes sources pour persuader les religieuses que leur habit n'est plus de mise et qu'il devient même un obstacle à leur apostolat. Etrange ! Que des simplifications et adaptations soient indispensables dans notre vie actuelle, nous le comprenons mieux que personne, nous qui vivons le problème, mais qu'il soit continuellement réglé par le dehors voilà ce que nous ne pouvons plus accepter.

Ne peut-on, au moins, nous faire l'honneur de penser que nos Supérieurs, nos Conseils provinciaux et généraux, nos Chapitres généraux, sont composés de personnes qui ont un peu d'intelligence, de connaissance de nos besoins, qui aiment leurs soeurs et désirent leur bien. Au temps de la Révolution française encore, on jetait les religieuses en prison et on les menait à l'échafaud pour les « libérer de l'esclavage dans lequel les tenaient leurs voeux ». Le résultat le plus clair de toutes ces critiques, de ces blâmes, ou de ces considérations d'un humour plus que douteux a été de jeter un malaise dans nos institutions et de diviser les esprits. Au nom de quel faux principe de liberté vient-on jeter chez nous des idées qui y détruisent la paix ? ... Si un Cardinal Suenens réclame qu'on ne traite plus les religieuses en mineures ne sont-elles pas au moins capables de savoir par elles-mêmes comment elles doivent s'habiller ?

Veillez excuser ces remarques, je vous prie, mon Révérend Père, mais il y a vraiment trop longtemps que ces discussions durent et je crois que votre excellente revue a de meilleurs articles à nous donner que de se faire l'écho de ces palabres tant de fois rabattus. Parlez-nous de Dieu, de nos devoirs de religieuses ; essayez, par le truchement de vos articles que le schéma des religieux soit repris au Concile afin que le droit canon leur donne la possibilité d'un apostolat adapté aux vrais problèmes du monde, voilà qui serait important et constructif. Mais, de grâce, laissez ces problèmes mineurs à ceux qui en ont besoin pour remplir leurs pages.

UNE SUPERIEURE MAJEURE

**SA SAINTETÉ PAUL VI ENVOIE À TOUTE LA JEUNESSE
ÉTUDIANTE DU CANADA UNE LARGE
BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE**

Son Eminence le Cardinal Léger a daigné remettre l'offrande spirituelle des étudiants catholiques du Canada à Sa Sainteté Paul VI (300 mille messes, 75 millions d'AVE), en témoignage de gratitude, pour la nouvelle Messe de Notre-Dame des Ecoles.

Voici la réponse qu'il a reçue du Saint-Père :

**À NOTRE CHER FILS
LE CARDINAL PAUL-EMILE LÉGER
ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL**

Vous avez eu la délicate pensée de Nous remettre, vers la fin de la récente Session conciliaire, un filial hommage de la Jeunesse Etudiante Canadienne accompagné d'une magnifique gerbe spirituelle réunie par elle à l'occasion de la fête de Notre-Dame des Ecoles.

Nous avons été très sensible à cette nouvelle marque de profond attachement et de respectueuse vénération qui Nous est venue du Canada et Nous avons été d'autant plus touché que ce témoignage Nous a été donné par les jeunes et particulièrement par la jeunesse estudiante de votre noble pays.

Aussi est-ce bien volontiers que Nous vous confions le soin de vous faire auprès des étudiants catholiques du Canada, l'interprète de Notre paternelle reconnaissance. Et c'est de grand cœur que Nous leur accordons, et en premier lieu à vous, cher Fils, en gage de la particulière abondance de grâces que par l'intercession de la glorieuse et céleste patronne des écoles catholiques Nous invoquons sur tous, une large Bénédiction Apostolique.

Du Vatican, le 26 novembre 1964

PAULUS PP. VI.

LES LIVRES

BASSET, Bernard, S.J., *Les nerfs... à fleur de Dieu*. Edit. Casterman, 1964. 144 pp.

La prière et le rire ne sont pas habituellement considérés comme allant de pair : quantité de gens les placeraient plutôt à des pôles opposés. Dans son volume, l'A. fait voir à ces gens-là, ainsi qu'à beaucoup d'autres, comment les deux peuvent non seulement coexister, mais encore se féconder mutuellement pour engendrer des chrétiens mûrs et sûrs dans leur foi. Dans une suite de récits qui portent tous l'indubitable cachet d'authenticité, l'A. nous montre un homme très ordinaire, Henry Dawes, à la recherche d'une manière de prier parmi les tensions et les crises de la vie moderne. Du yoga chrétien pour les survoltés ou les anxieux que nous sommes, un humour très humain, un bon sens rafraîchissant, ce sont là quelques ingrédients de ce livre spirituel qui a le don de nous mettre les nerfs... à fleur de Dieu !

Stérilisation chirurgicale de la femme. Cahiers Laennec, juin 1964. Ed. P. Lethielleux, 80 pp.

Sous ce titre, les *Cahiers Laennec* viennent de reprendre, à la lumière des exigences de la morale chrétienne et des progrès de la médecine, l'étude des problèmes posés aux médecins par la ligature des trompes. L'importance d'un tel sujet ne peut échapper à qui connaît les nombreux cas de conscience qui se posent en ce domaine.

Etudes sur les Instituts séculiers (t. II). Textes choisis et présentés par Jean BEYER, s.j. Coll. Textes et études théologiques. Desclée de Brouwer, 1964. 200 pp.

Le premier volume des *Etudes sur les Instituts séculiers* avait révélé à plus d'un lecteur l'importance de

l'effort doctrinal qu'a suscité l'approbation des instituts séculiers. Aussi l'accueil réservé à ce premier volume a-t-il incité l'éditeur à poursuivre cette publication d'essais et de recherches concernant la vie consacrée en plein monde.

SUAU, Pierre, S.J., *La Mère Marie de Jésus*. Emilie d'Oultremont, baronne d'Hoochvorst, fondatrice de la Société de Marie-Réparatrice. Edit. Casterman, 1963. 270 pp.

Emilie d'Oultremont a grande allure parmi les fondatrices contemporaines. Elle s'apparente, d'une part, à la vénérable Mère de l'Incarnation et à sainte Jeanne de Chantal par le sacrifice que Dieu lui demande de la vie avec ses enfants et, d'autre part, à sainte Thérèse d'Avila par ses dons créateurs et son amour enflammé pour Jésus. D'abord, femme du monde accomplie et femme d'oeuvres admirable, au point que son évêque et ses directeurs n'imaginent pas qu'elle puisse sans illusion quitter cette vie. La grâce cependant avait de plus hautes visées : sa dévotion insigne à l'Eucharistie était la pierre d'attente de l'édifice que Dieu voulait par elle élever. L'appel peu à peu se précise, surtout à partir de son veuvage; il se déclara en toute clarté et précision dans une manifestation extraordinaire de Notre Dame, le 8 décembre 1854. Au cours de la fondation, ses dons spirituels se révélèrent : don de prière, don d'une force intrépide et persévérante que ni les incompréhensions, ni les séparations, ni les deuils, ni surtout les désolations angoissantes et prolongées n'entamèrent. Vraiment une grande âme, une grande apôtre de l'Eucharistie, une fondatrice dont l'oeuvre solidement structurée devait s'établir partout. Les religieuses de Marie-Réparatrice sont chez nous depuis 1910 : à Montréal, Saint-Laurent, Trois-Rivières et Hauterive. Cette excellente biographie est à répandre. (G. R.)

**Viennent
de
paraître**

LA BIBLE ET LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE

par

R. Schnackenburg — K. Thieme

Ce volume allemand, traduit par A. Liefooghe, comprend deux parties : la nature et le mystère de l'Eglise dans le N. T. (Dudol/ Schnackenburg) et Le Mystère de l'Eglise et la vision chrétienne du peuple de l'Ancienne Alliance (Karl Thieme). Ce sont les questions actuelles traitées sous l'angle de la théologie, de la pastorale et de la catéchèse.

LITURGIE ET VIE SPIRITUELLE

par

G. M. Braso

Coll. Spiritualité d'hier et d'aujourd'hui

Il existe quantité de bons livres sur la liturgie et sa spiritualité, mais nul n'était mieux préparé que l'auteur pour offrir aux prêtres et aux fidèles une initiation à la spiritualité liturgique où l'adaptation à tous soit complète, sans que la substance de la réalité à communiquer en soit altérée ou diminuée.

LE LIVRE DES QUATRE AMOURS

par

Saint François de Sales

Amour de Dieu, de soi, des amis, des ennemis. « Nul ne pourra contester qu'il y a (dans ces pages) comme un parfum d'Évangile. Et cette intuition se renforce et se vérifie pleinement à parcourir un à un ces délicieux chapitres qui séduisent par leur titre même et dont la langue à la fois dure et simple puise le meilleur de ses trouvailles aux sources de l'Écriture ».

BÉRULLE

Une spiritualité de l'adoration

par

M. Dupuy

Coll. Spiritualité d'hier et d'aujourd'hui

Le présent volume nous conduit droit au thème majeur de cette spiritualité théologique : l'adoration. En en dégageant patiemment, minutieusement toutes les racines et en en suivant pas à pas le déploiement, c'est ce Bérulle pleinement authentique qu'il nous met à même de comprendre par le fond et par le coeur de sa pensée et de sa prière.

Desclée & Cie

D
D
B

Marcel van Caster, s.j.

Dieu nous parle

1. Structures de la catéchèse

La catéchèse est le service de la parole de Dieu. Pour savoir comment faire, il importe de regarder d'abord comment Dieu lui-même s'y prend pour nous communiquer sa révélation. La première partie expose « la structure foncière de la catéchèse ». Ce volume se présente comme amorce d'un travail personnel.

Karl Rahner, s.j.

Eléments de théologie spirituelle

Coll. Christus (Essais)

Qu'il s'agisse de la vie spirituelle, de la pratique des sacrements ou de la prière, ces études illustrent bien la théologie de Karl Rahner; tout en restant elle-même, c'est-à-dire spéculative, elle s'efforce constamment de sonder les conséquences spirituelles et pastorales de ses développements.

M. M. Philippon, o.p.

Les dons du Saint-Esprit

Coll. Textes et études théologiques

Le renouveau mystique contemporain a restitué au traité des dons du Saint-Esprit sa vraie place en spiritualité: la première liaison organique avec l'activité des vertus qui reste l'axe authentique de toute sainteté.

En collaboration

Questions théologiques aujourd'hui (t. I)

Problèmes fondamentaux. Coll. Textes et études théologiques

Ce volume de recherches constitue un bel ensemble, où figurent des noms des meilleurs spécialistes. Les auteurs ont visé surtout à situer les questions de la théologie contemporaine.

Desclée de Brouwer